

Rendez-vous chez le psy

L'auteur

Née à New York, publiée par POL depuis 1983, Leslie Kaplan eut, voilà quinze ans, un entretien avec Duras, au sujet de l'usine où elle était allée s'établir, à l'approche de Mai 68 (repris dans « L'ex-cès-usine », 1974, POL). La rencontre d'une SDF « philosophe » lui a soufflé l'idée de « Miss Nobody Knows » (1996), premier volet d'un triptyque intitulé « Depuis maintenant ». Le deuxième s'intitulait « Les prostituées philosophes » (1997), et « Le psychanalyste » conclut en beauté.

ROMAN – Leslie Kaplan esquisse un art du quotidien à fleur de peau et de conscience. Le succès est au rendez-vous. **PAR CLAUDE ARNAUD**

Sur le principe lancé par « La ronde » de Schnitzler, des femmes et des hommes tournent en parlant. L'amour reste un de leurs grands sujets ; leur centre d'attraction, pourtant, n'est plus un lit moelleux, mais le divan d'un analyste. Vide-poches œdipien, l'endroit a l'avantage littéraire d'être à la fois familier et fédérateur, à l'image d'un bistro. Des gens qui ne devraient jamais se rencontrer s'y croisent, de l'apprentie comédienne qui n'a pas confiance en elle à l'entrepreneur qui ne sait que travailler en outrance et s'ennuie à périr dans l'existence, pour être né d'un père joueur.

Un seul personnage échappe à l'aveu bihebdomadaire : Eva, qui vit avec l'adorable Josée et dont l'agressivité fascine Simon, le psy, depuis qu'elle l'a interpellé lors d'une conférence houleuse. Pour le reste, chacun confesse son mal

de vivre ou sa résignation. Freud et Lacan sont rarement appelés à la barre ; l'analyse n'est présente qu'à travers ses jeux de mots approximatifs et ses leitmotivs œdipiens. C'est le monologue intérieur des citadins, la houle qu'on devine et n'entend jamais, chez les passagers du métro... Comment s'estimer encore, lorsqu'on a été abandonné ? Est-on jamais heureux – hormis rétrospectivement ? A qui notre mort fera-t-elle vraiment de la peine ?

Un art du quotidien s'esquisse, fait de rêves tristes et d'envies de meurtres, de troubles du regard et de doutes sur soi – ventre trop mou, sexe trop court, caractère trop mouvant... – bref, la vie au jour le jour, l'hiver, à Paris.

Autant que d'une capitale qui méduse, se dessine le bilan d'un système où l'individu se vit toujours plus comme un objet jetable, et où le bonheur ne semble plus qu'une idée vieille, déjà soldée – une arme dans les mains de « marketeurs » au sourire de gavial.

On soupçonne d'abord Leslie Kaplan d'avoir voulu refaire « La maladie de Sachs », paru sous la même casaque l'an dernier, avec le bonheur qu'on sait. Mais les saynètes qu'elle monte en cinéaste ne doivent rien à personne – sinon peut-être à « La vie mode d'emploi ». A fleur de peau et de conscience, elles rendent fidèlement ces chauds et froids que traversent les habitants des grandes villes, leur impression d'avoir à toujours pousser le même caillou, Sisyphé en sous-sol.

De cette agitation urbaine monte le parfum